

Armando Cote

Le rêve de la paix et le réveil de la guerre *

« [...] c'est un de mes rêves, à moi. J'ai quand même le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves. Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir. C'est plutôt le désir de réveil qui m'agite. »

Jacques Lacan ¹

La guerre réveille les détresses de l'enfance. Dans le vacarme des mots qui se soulèvent pendant les violences, comment retrouver une parole singulière ? Comment trouver une parole qui s'arrache au silence ?

Un cas pour illustrer

Nous l'appellerons Anna. Elle est née en Ukraine, à la maison elle ne parlait qu'en russe. De son enfance elle ne garde que de bons souvenirs, elle était une bonne élève, attirée toujours par les belles choses de la vie : la poésie, la peinture, l'architecture. Lors de nos premières rencontres, toujours avec le même interprète en langue russe, Anna a éprouvé le besoin d'évoquer ses poètes préférés, notamment Alexandre Pouchkine, et l'un de ses poèmes :

Je vous aimais... et mon amour peut-être
 Au fond du cœur n'est pas encore éteint.
 Mais je saurai n'en rien laisser paraître.
 Je ne veux plus vous faire de chagrin.

Avec une diction et une intonation parfaites, on sentait l'importance de réécouter ces poèmes, qu'elle considère comme *sa petite musique privée*. Ce n'est pas rare, je suis étonné que dans presque toutes les langues et toutes les cultures que j'ai côtoyées, plus de vingt-trois, presque systématiquement un vers, une phrase ou un proverbe émerge du passé pour illustrer quelque chose d'important. Pour moi, c'est une ponctuation.

La rencontre avec son mari a été un moment déterminant de sa vie. Ils étaient jeunes adolescents et passaient des vacances dans leurs datchas respectives. Après des études universitaires, ils ont pu construire une entreprise familiale dans le commerce.

Malgré les changements politiques importants, la chute de l'empire soviétique et la montée du nationalisme, ukrainien notamment, ils ont continué leur vie dans l'insouciance financière et politique. Ils ne voulaient rien savoir de la politique. Jusqu'en 2015, leur refus de voir la réalité du pays a été obstiné. En 2015, le gouvernement décide que toute l'administration du pays doit désormais n'utiliser que la langue ukrainienne. Anna et son mari décident, sans réfléchir, d'aller manifester pour que le changement ne se fasse pas. Ils s'affichent clairement prorusses dans les rues. Ils ne voient aucun danger, c'est la première fois qu'ils manifestent, ils avaient jusqu'alors adhéré à toute la propagande russe.

Quelques jours après cette manifestation, le mari d'Anna est enfermé en prison et Anna sera arrêtée et torturée pour ses propos. Elle est libérée trois jours après, sous condition de payer une somme importante pour libérer son mari. Il faut souligner qu'ils ont été arrêtés par une sorte de police « spéciale » créée par la Russie pour semer la confusion dans la population ukrainienne. Anna hésite. Elle va voir un avocat, elle se renseigne, elle est perdue. Il lui est impossible de voir son mari. Les jours passent, et sous la pression, elle décide de vendre tout ce qu'ils ont et donne la rançon. Mais c'est trop tard. Son mari est décédé en prison, elle ne le savait pas au moment du règlement de la rançon. Sa vie est en danger, elle quitte son pays pour Paris.

Quand je la rencontre pour la première fois, elle est dans un état psychologique et physique assez dégradé et n'a pas obtenu le statut de réfugiée. Anna souffre d'attaques de panique constantes. Elle se réveille toutes les nuits à une heure précise. Elle a pu très vite associer ce moment aux tortures qu'elle a subies. Il existe une mémoire du corps qui échappe au sujet torturé. Si le sujet veut oublier, le corps se rappelle.

Son changement a été assez impressionnant quand elle a commencé à investir l'espace de parole hebdomadaire du centre de santé. Parler dans sa langue maternelle a été pour elle un énorme soulagement. On touche ici à la question de *lalangue*, sur laquelle Lacan a insisté à la fin de son enseignement. On perçoit comment le corps est imprégné par la langue maternelle. La joie, le plaisir de parler de son enfance sont traversés par ses mots à elle. Une certaine stabilité se produit dans sa vie, mais les crises d'anxiété restent présentes. Il y a environ trois ans, elle a obtenu son statut de

réfugiée politique. Ce qui aurait pu être un moment d'apaisement devient pour elle un moment d'effondrement.

Je ne suis pas vraiment étonné, c'est très habituel chez le demandeur d'asile. C'est une reconnaissance et une confirmation qu'il a été victime, et c'est aussi un moment où le sujet accepte de ne plus retourner dans son pays. Depuis l'obtention du statut, Anna est hantée par un cauchemar. Je vous en livre l'essentiel :

Elle est à Paris sur le quai du métro, de l'autre côté soudain elle aperçoit son mari, elle veut le rejoindre, elle traverse les rails, mais le métro arrive et elle se réveille.

Il serait facilement interprétable si nous restons sur l'idée du désir de rejoindre son mari à la suite de l'obtention du statut, mais nous savons bien qu'il s'agit d'éviter de comprendre trop vite. Je ne propose aucune interprétation. Pendant plusieurs séances, Anna insiste sur ce rêve. Je sens que nous touchons un os, Freud appelle ce point l'ombilic du rêve, un trou qui a cessé d'être trou, une trace inscrite dans le corps et qui rappelle notre condition d'être mortel.

Une angoisse immense l'envahit, elle a du mal à parler, c'est sous la forme du silence que se présente cette oppression, quelque chose qui la ronge de l'intérieur et l'empêche de se sentir protégée. Le cauchemar se répète, avec de petites variations qui lui permettent de donner des détails en apparence banals, la façon dont elle et son mari étaient habillés, par exemple. Jusqu'au jour où s'attrape un élément nouveau et détaché du tableau. Dans la scène du métro, elle fait allusion au regard de son mari dans lequel elle voit un *reproche*.

C'est un signifiant maître. Elle se rappelle qu'aux yeux de son mari, elle était *irréprochable*, surtout au sujet de la gestion de l'argent ; c'était elle qui tenait les comptes. On sait que, pour interpréter une scène, il en faut une autre. Ce regard de reproche, Anna l'associe au moment de la négociation pour la libération de son mari. Elle fait un aveu : elle a pris trop de temps pour donner cet argent. Deux scènes sont en conflit, les compliments de son mari d'être irréprochable au sujet de l'argent et la négociation de la rançon qui a pris trop de temps, ce qui aurait provoqué la mort de son mari. Le regard de son mari est cette grosse voix, celle du surmoi qui fait retour dans un silence de plomb et qui étouffe son désir de sauver son mari.

Anna s'autoaccuse d'avoir tardé, c'est un moment traumatique ². C'est un point de réel, un moment inévitable qui arrive trop tôt ou trop tard mais jamais à l'heure. Après l'aveu de ce retard, le cauchemar s'est arrêté.

Pour conclure ce cas, je voudrais faire allusion à un autre moment de destitution subjective qu'elle a connu récemment, au moment de la déclaration de guerre de la Russie contre l'Ukraine. Anna se réveille d'un rêve, sa croyance en l'empire russe chute et, alors qu'elle ne comprenait toujours pas les revendications des Ukrainiens, des souvenirs de son enfance remontent. Elle se souvient que, quand elle était petite, de temps en temps, entre deux portes, elle entendait parler de la grande famine des années 1930, l'*Holodomor* (famine en ukrainien) : des conversations entre ses parents qu'elle avait oubliées. Son père avait raconté comment des hommes tombaient dans la rue, épuisés et affamés, et mouraient de faim. Des cadavres sans sépulture restaient des jours dans la rue. Personne n'avait la force de creuser les tombes. Elle s'en veut d'avoir cru à la propagande russe, elle ne comprend pas comment elle a pu oublier. Elle se rend compte maintenant qu'elle a été manipulée, hypnotisée par le discours prorusse.

Le corps et le trauma

Le traumatisme est en lien avec *l'effraction de la pudeur*³. Entre le céder traumatique et le consentement du sujet, une fine frontière se dresse, ce lieu est le lieu du désir. Dans le forçage traumatique, le circuit de la parole, c'est-à-dire le circuit du désir, est absent. Le sujet est réduit à son corps, c'est un corps pulsionnel qui est complet dans sa chair. Aucune dialectique n'est possible dans le moment du céder traumatique, aucune possibilité de dire oui ou de dire non. Le corps du sujet cède au réel, le sujet perd son corps sous le geste de l'autre, sous le coup du réel.

La temporalité traumatique est logique, dans le sens qu'elle est inaccessible directement. L'accès au moment traumatique n'est possible que par une assertion logique. Comme dans un tour de magie, l'instant où l'objet disparaît nous échappe, c'est inaccessible. Quand le corps cède sous le poids du réel, il y a un manque à savoir. Trop tôt pour que le signal d'angoisse prévienne le sujet et trop tard pour que le sujet anticipe le coup du réel. Le sujet est réduit à son corps de jouissance, il n'y a pas de consentement, il est absent. Une jouissance jusqu'alors ignorée s'éprouve, mais de manière forcée. Lacan propose cette formule en parlant du céder traumatique : « Le sujet cède à la situation⁴. »

La guerre multiplie les situations traumatiques, le sujet en tant qu'être de parole est réduit à un corps de jouissance. Nous n'avons qu'un corps. La situation traumatique rapté le corps de l'être parlant.

Pour ceux d'entre vous qui avez lu Freud, souvenez-vous du cas de la jeune Emma. Dans un premier temps, son corps a éprouvé de la jouissance,

sans angoisse. Ce n'est que dans un deuxième temps, plus tard, qu'elle rencontrera un nœud de significations qui lui révélera un savoir sur ce que son corps avait éprouvé sans qu'elle le sût.

La question du temps est au centre du traumatisme : « Un souvenir refoulé ne s'est transformé qu'après-coup en traumatisme ⁵. » C'est le corps qui subit d'abord, qui est effacé par quelque chose d'inattendu, d'insu. Pas de dialectique de la demande dans le trauma.

Ce retour du passé se produit sous la forme d'un symptôme, qui est répétition du trauma dans le présent. Il y a donc un savoir qui est propre au corps, le corps se rappelle, mais pas le sujet, ce que le sujet veut retrouver c'est la jouissance qui est savoir dans le corps. Le retour d'Emma dans la boutique est une forme du temps pour comprendre, elle retourne dans la boutique pour tenter de comprendre et récupérer l'objet qu'elle a perdu. C'est le fameux chapitre censuré dont parle Lacan, non de l'histoire universelle, mais individuelle.

Quelques considérations de Freud et de Lacan sur la guerre

Freud, après la guerre de 14-18, va modifier sa théorie, une grande mise en question du mouvement analytique se produira non seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur. Freud a pu vivre lui-même la fragilité propre aux groupes humains, il a décrit *la dissolution du sens moral des individus* dès qu'ils font partie d'une foule, mais aussi quand la guerre arrive. Il a mis en évidence *le caractère indestructible des sentiments les plus primitifs et archaïques*, toujours présents chez l'homme le plus « civilisé ». Il a pu démontrer que ce sont *la haine et la crainte envers une institution ou une personne* qui fondent le principe d'unification et les liens interhumains. Mais les principes qui font lien sont extrêmement instables et inégaux parce qu'ils sont dominés par l'amour. En suivant les travaux de Sabina Spielrein ⁶ sur la destruction comme cause du devenir, Freud a introduit, dans les années 1920, la pulsion de mort.

Pour Lacan, en revanche, la guerre est une modalité du « commerce interhumain ⁷ », un réel inéliminable du pouvoir, une nécessité du pouvoir ⁸. Si elle manque à l'appel, le pouvoir la produit avec l'aide du progrès et de la culture ; la civilisation et la guerre se déplacent main dans la main. Au nom de la plus haute valeur de la civilisation : la justice, le progrès, le bonheur, la liberté..., la guerre est déclarée sous le poids de ces raisons.

Lacan, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, a extrait le principe des organisations sans chef qu'il a connues en Angleterre lors d'un stage en 1945. Le principe de ces petits groupes, il va l'introduire comme modèle de

travail de groupe pour son école, le cartel. Le principe du cartel est une forme de subversion du discours du maître. En effet, rappelons que Lacan a été victime d'un système de pensée et de gestion qui a eu comme conséquence son excommunication du groupe analytique.

Au cœur de la réflexion de Lacan concernant la guerre, il y a le silence qui se produit quand le sujet ne s'intéresse pas au réel ; le silence comme une modalité de collaboration. Lacan est frappé par la docilité des sujets face aux discours. Il déplace le rapport de la psychanalyse vis-à-vis du malaise dans la civilisation et s'interroge sur la docilité et l'obéissance des sujets qui font partie d'un discours. Dans l'élaboration de sa théorie des discours, il met en relief l'importance d'une vertu, la seule qui puisse garantir le discours analytique : la pudeur ⁹.

Entre la honte et le dégoût, se retrouve cette barrière fragile, presque invisible, mais nécessaire qu'est la pudeur. Pendant la guerre, le beau, le bien et le vrai disparaissent, ils ne tiennent pas le coup ¹⁰. En revanche, la pudeur, dans le discours analytique, tient le coup face au réel. La pudeur est nouée au bien-dire. *Le bien-dire est ex-time*, il ne viole pas l'intime, au contraire le bien-dire refait le nœud à partir d'un dire, un dire-que-non, face au céder du trauma.

C'est grâce au dispositif analytique que le sujet peut dépasser sa honte pour accéder à ce moment de conclure, où il n'y aura plus de honte à dire. Par la voie langagière, le sujet fait un tour de ce trou où le réel a fait effraction, trauma dans sa vie. À la fin de l'expérience analytique, le sujet peut se raconter son histoire délivrée du poids de la honte, et il peut se réveiller de son fantasme d'effacement.

Le désir et son rapport à la mort

« Il n'y a pas d'autre malaise dans la culture que le malaise du désir ¹¹ », constate Lacan, qui remarque, en 1960, « l'impuissance toujours plus grande de l'homme à rejoindre son propre désir ¹² ».

Nous connaissons le fameux paradoxe que Lacan formule dans son séminaire *L'Éthique* qui dit de ne pas « céder sur son désir ¹³ ». Nous savons que cette formule vient d'une longue élaboration de Lacan autour de la question du désir et de son interprétation : le désir ne se saisit que dans l'interprétation.

L'enjeu véritable du désir est en lien avec la mort, à savoir « l'empiétement de la mort sur la vie ¹⁴ ». C'est sur ce mouvement que j'aimerais attirer votre attention. Ne pas céder, cet impératif forme une sorte de limite infranchissable. Il y a, là, une rupture préalable. C'est sans négociation.

« Ne pas céder sur son désir » est l'équivalent paradoxal de « céder à son désir ». Cette finalité est présente mais ne prend pas en compte la préposition « sur ». « Sur » indique une volonté, par exemple, de ne pas céder sur un principe. Il y a donc dans cette formulation l'implication d'un sujet.

Ce n'est au demeurant pas tant une satisfaction qui serait obtenue à la fin d'une analyse, qu'un déchaînement pulsionnel où « l'impudeur de l'un à elle seule ¹⁵ » ferait « le viol de la pudeur de l'autre ¹⁶ », comme le formule Lacan à propos de l'expérience sadienne ; accéder à l'intimité du sujet en atteignant sa pudeur, telle est la modification que cette expérience de jouissance accomplit. La question pour Lacan, depuis l'expérience analytique, n'est pas tant celle d'un *droit* à la jouissance que celle d'un *devoir* de jouissance auquel le sujet se voit soumis par la voix de son surmoi.

L'énigme du désir ne porte pas sur le manque-à-être, mais sur le lieu où l'homme désire. Depuis quel lieu en effet l'homme explore-t-il l'énigme de son désir ? Ce n'est pas depuis le lieu où il croit savoir ce qu'il veut, mais depuis le lieu où il ne savait pas qu'il pouvait se rejoindre. Car il y a « une conjonction [...] entre la parole qui domine la destinée de l'homme et la mort ¹⁷ », mais le sujet ne le sait pas.

Mais pour l'apercevoir, encore faut-il que le sujet assume quelque chose de son destin, de son histoire. Pour rendre compte de cette distinction entre le vécu au niveau imaginaire et la signification de l'histoire sur le plan symbolique, il faut introduire la dimension du désir et le rapport de celle-ci à la mort.

Deuxième cas

« L'instant de ma mort, dorénavant
et pour toujours en instance. »

Maurice Blanchot ¹⁸

C'est le cas de Pablo, un militant politique. Il dit avoir eu une enfance tranquille, malgré l'éloignement de ses parents qui l'ont confié à une amie de la famille et un oncle, seule figure masculine de son enfance. Cet oncle décède quand Pablo est encore jeune et depuis il connaît la peur. Il en garde peu de souvenirs, mais il revient dans ses rêves. Avant son entrée à l'école maternelle, Pablo jouissait d'une place d'exception dans son univers. À ses 6 ans, l'entrée à l'école est un choc. Il découvre que son aspect physique a une connotation ethnique particulière. En effet, typé métis, il éprouve de la honte. De plus, Pablo découvre qu'il est petit de taille, ses attributs physiques ne correspondent pas au modèle idéal de son nouveau monde.

C'est un effondrement subjectif qu'il a oublié et qui précède sa quête de revanche. Face à cela, il y a urgence pour Pablo de trouver une stratégie pour survivre dans ce milieu hostile. Vers ses 13 ans, il fait l'expérience de l'engagement politique, ses meilleurs amis vont créer une émission de radio qui sera écoutée au niveau national. Et lors des manifestations, c'est la voix de Pablo que l'on entend le plus.

Il dira que, grâce à cette voix, son complexe d'être petit disparaît. Il est celui qui porte la voix et anime. Il décrira ce moment comme le plus important de sa vie, une cohésion de groupe parfaite, où les différences physiques et les origines s'effacent pour laisser place à autre chose, une chose qu'il était prêt à préserver.

Cette image de lui était nouvelle et essentielle. Tout allait bien jusqu'au jour où la police est venue le chercher au milieu d'un cours pour l'interroger. Il a 16 ans. Il est torturé pendant trois jours et trois nuits. Au bout du troisième jour, les agents simulent une fusillade. Il est prêt à mourir pour la cause, imaginant déjà qu'il sera un héros parmi ses camarades. Il insiste, face à la mort : « Je n'ai pas eu peur. »

Quand il entend le déclic des fusils, il est soulagé, juste avant l'instant de la mort. Mais c'était un simulacre. La peur commence l'instant d'après, quand il réalise qu'il est en vie. Depuis, la peur l'accompagne et l'empêche de prendre la parole ; il a perdu sa voix. Il sera libéré grâce à une rançon payée par ses proches. De retour au lycée, il ne se rend pas compte tout de suite que quelque chose n'est plus comme avant. Face au groupe, il est pris d'une angoisse incontrôlable. Il passe difficilement son baccalauréat et s'inscrit à l'université. Mais quelque chose n'est plus là : sa voix. En effet, dès qu'il prend la parole en public, une angoisse insurmontable le saisit. Il renonce à faire des études à cause de cette impossibilité à prendre la parole. Pour Pablo, la perte de cette place d'exception dans sa communauté a été catastrophique, car c'est ce qui l'avait aidé à se raccrocher au *narcissisme des petites différences*.

Conclusions

Aucune connaissance approfondie du mal n'a contribué à la paix, c'est une illusion. Freud s'est refusé à proposer une entité clinique spécifique qui traite de la guerre et ses effets. En revanche, il propose de faire une clinique de la civilisation. Sans sombrer ni dans la sociologie, ni dans l'anthropologie de la guerre, mais à partir de la clinique, Freud constate que certains névrosés vont mieux pendant la guerre. La guerre a une action positive sur certains malades. De plus, il constate que la guerre rend la vie plus intéressante

et délivre le sujet du sentiment de culpabilité, la certitude d'être mortel produit un sentiment de libération pour certains.

Les névrosés des guerres ont intéressé Freud, mais il n'a jamais succombé au piège d'en faire une catégorie clinique. Il a souligné leur disparition après la guerre, ce qui était en quelque sorte une confirmation qu'il s'agissait d'un symptôme réactionnel à un milieu hostile où la capacité psychique était dépassée. Nous sommes plus du côté d'un *tropmatisme*, d'un excès de réel, que d'un *troumatisme* au sens temporel du terme, c'est-à-dire que l'évènement traumatique est déconnecté de la grande histoire, pour trouver une logique dans l'histoire individuelle. Lacan parle d'un sujet logique.

Avant le fameux échange épistolaire avec Einstein autour de la guerre en 1932, Freud avait déjà pris position vis-à-vis de la question de la paix et de la guerre. Il confiait à son ami Eitingon que sa conversation avec Einstein serait ennuyeuse et stérile. Cependant, dans l'échange avec Einstein, Freud laisse entrevoir un espoir pacifiste, un rêve d'un état idéal dans lequel la vie pulsionnelle serait soumise à la dictature de la raison. Si Bichat écrivait : « La vie c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort », avec Freud nous pouvons dire que la paix c'est ce qui résiste à la guerre. Il résume : « Si tu veux maintenir la paix, arme-toi pour la guerre », *si vis pacem, para bellum*¹⁹.

La guerre témoigne de la fragilité de la culture, l'impossibilité d'éliminer la pulsion agressive, l'obligation de penser la sienne propre pour affronter la vie : *si vis vitam, para mortem*²⁰.

Lacan, dans son retour à Freud, confirme l'impuissance des savants face à la guerre, face au réel. Ils n'arrivent pas à « comprendre²¹ » parce que pour comprendre, il ne faut pas juger.

Les élaborations et les commentaires de Lacan sur la guerre sont différents de la position de Freud. Lacan reprend Freud et le complète. La théorie des discours nous guidera dans le rêve de paix, l'effet de discours et l'éveil de la guerre comme l'inverse, le retour du réel.

À la fin de son enseignement, Lacan enlève toute illusion d'un réveil possible, il dit : on « ne se réveille jamais²² ». Il est fréquent d'entendre dire que le résultat d'une analyse est le réveil. Même le réveil qui se produit dans le cauchemar participe au désir de continuer à dormir. Quand, dans le rêve, on s'approche trop du point d'horreur, le rêve réveille, sous l'ordre du désir, pour continuer à dormir sous une autre forme de réalité, fantasmatique ou hallucinatoire, le but étant d'éviter la rencontre avec le réel.

La guerre est en définitive une certaine façon de traiter le réel.

La guerre de 14-18 est un scandale pour la civilisation, puisque c'est entre nations civilisées qu'elle a eu lieu. C'est entre égaux qu'on s'entretue. C'est à partir de ce nœud que toutes les élaborations dès 1918 vont s'engendrer.

Dans l'analyse, l'analysant est en guerre contre lui-même. Freud a pu expliquer la religion à partir de la névrose obsessionnelle comme une formation réactionnelle de la civilisation contre les pulsions les plus difficiles à maîtriser : la cruauté, la haine de l'alter ego.

Il existe un point de vue freudien de la guerre moderne ; la psychanalyse repère tout ce que tout le monde connaît. Pour Freud, même dans la guerre l'amour joue un rôle. Mais il est ainsi impossible de supprimer tantôt la haine des idéaux, tantôt le vrai, le beau et le bien. Haine et amour sont des partenaires inéliminables du combattant. Au cœur de la guerre il y a toujours le sacrifice. En suivant Freud, nous pouvons soutenir que les guerres, même les plus hypermodernes, sont et seront toujours des guerres de religion ²³.

La guerre n'est pas que du côté de la pulsion de mort, dans laquelle la haine de l'objet se retourne en haine de soi. La clinique nous apprend qu'un objet de haine tenace protège contre la haine de soi et donc de l'auto-destruction. Attention aux pacifistes. Pour Freud, la guerre est la prolongation de la pulsion de mort par d'autres moyens.

La fin de l'analyse n'est pas de l'ordre d'une rationalisation moralisante, ni de l'ordre d'un appel à la révolte, en vue de changer l'ordre du monde. Car « la mise en ordre du service des biens sur le plan universel ne résout pas pour autant le problème actuel de chaque homme, dans ce court espace de temps entre sa naissance et sa mort, avec son propre désir ²⁴ ».

Celui qui n'éprouvera plus de crainte devant son désir est celui qui a pu traverser les trois modalités de la voix du surmoi : la culpabilité, la haine et la crainte. Pour Lacan, éprouver de la haine envers l'autre est une manière de renoncer à son désir. Pour la culpabilité, c'est pareil : celui qui ressent de la culpabilité sait inconsciemment qu'il y est pour quelque chose et ne parviendra pas à rejoindre son désir. Enfin, celui qui vit dans la crainte est celui qui tente de minimiser la valeur du désir pour ne pas payer le prix que coûte d'affronter le surmoi. Lacan achève donc son *Séminaire VII* sur l'éthique en définissant l'éthique qui se fonde dans l'expérience analytique comme celle qui nous apprend à ne pas mépriser notre désir. La jouissance malmène le désir en le piétinant.

Je conclus avec le poète et écrivain François Cheng, ami proche de Lacan qui a connu l'exil et la guerre. Cheng a écrit l'importance de consentir au céder du trauma, à sa brisure, pour laisser un espace à la brise, toujours nouvelle. Il s'agit au fond de ne pas céder sur la répétition, mais d'avancer vers la surprise de l'inconnu.

Consens à la brisure, c'est là
Que germera ton trop-plein
De crève-cœur, que passera,
Un jour, hors de l'attente, la brise ²⁵.

* ↑ Intervention à Tarbes, le 7 novembre 2022, lors d'une soirée organisée par le Pôle 8 et le Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest.

1. ↑ J. Lacan, « La troisième », *La Cause freudienne, Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 79, *Lacan au miroir des sorcières*, Paris, Navarin, 2011, p. 24.

2. ↑ C'est le thème du dernier prix Goncourt, *Vivre vite*, Paris, Flammarion, 2022, de Brigitte Giraud.

3. ↑ C. Christien-Prouet, *Effraction de la pudeur*, (collectif), Toulouse, Érès, 2016.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 361.

5. ↑ S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 366.

6. ↑ S. Spielrein, « La destruction comme cause du devenir », dans *Entre Freud et Jung*, Paris, Aubier, 2004, p. 213-262. Freud fait référence à ce texte dans l'« Au-delà du principe du plaisir » (au sujet du masochisme primaire) et dans *Malaise dans la civilisation*.

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 111.

8. ↑ « Le pouvoir capitaliste a besoin d'une guerre tous les vingt ans », J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 242. Sur ce point, voir mon article : « Guerre, pudeur et discours capitaliste », dans le *Mensuel* n° 97, Paris, EPFCL, mai 2015.

9. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 12 mars 1974.

10. ↑ « Comment est-ce que c'est par le Beau, que quelque chose qui est la vérité même, et qui plus est ce qu'il y a de vrai dans le Réel, à savoir ce que j'essaie d'articuler ce matin, comme ça, en boitant, c'est tout de même bien curieux. Oui... En quoi le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, est-ce quelque chose qui, au moins aurait la prétention, enfin d'aller un peu plus loin que ce tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort. Est-ce qu'il y a là quelque chose dont nous puissions atteindre, atteindre mieux que ce que ce qu'il nous apparaît comme signal, comme trace... Je viens de parler du Vrai, du Beau, d'une façon qui pour tout dire nous les fait fonctionner comme moyens : il faudra que je traite ce qu'il en est du Bien. Est-ce que le Bien, dans cette histoire de nœud borroméen, ça peut se situer quelque part ? Je vous le dis tout de suite, il y a très peu de chances, si le Vrai et le Beau n'ont pas tenu le coup, je ne vois pas pourquoi le Bien s'en tirerait mieux. La seule vertu que je vois sortir de cette interrogation... et je vous l'indique là pendant qu'il en est temps, parce que, on ne la verra plus la seule vertu, s'il n'y a pas de rapport sexuel, comme je l'énonce, c'est la pudeur. » *Ibid.*, leçon du 12 mars 1974.

11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière et Le Champ freudien, 2013, p. 487.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Triomphe de la religion précédé de Discours aux catholiques*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 20.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 368.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 331.
15. [↑](#) J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 772.
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 772.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 241.
18. [↑](#) M. Blanchot, *L'Instant de ma mort*, Paris, Gallimard, 2009, p. 17.
19. [↑](#) « Rappelons-nous le vieil adage : *si vis pacem, para bellum*. Si tu veux maintenir la paix, sois toujours prêt à la guerre. Il serait temps de modifier cet adage et de dire : *si vis vitam, para mortem*. Si tu veux pouvoir supporter la vie, sois prêt à accepter la mort. » S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Paris, PUF, 1927, p. 125.
20. [↑](#) *Ibid.*
21. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 20 novembre 1973.
22. [↑](#) J. Lacan, « Propos sur l'hystérie », 26 février 1977, Bruxelles, *Quarto*, n° 2, 1981.
23. [↑](#) « Quant aux besoins religieux, leur rattachement à l'état infantile de dépendance absolue, ainsi qu'à la nostalgie du père que suscite cet état, me semble irréfutable, d'autant plus que le dit sentiment n'est pas simplement dû à une survivance de ces besoins infantiles, mais qu'il reste entretenu de façon durable par l'angoisse ressentie par l'homme devant la prépondérance puissante du sort. » S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 15-16. Les deux concepts fondamentaux pour l'explication du phénomène religieux sont : le désir et l'illusion. Freud en parle dans la septième conférence des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1984, p. 210). Il voyait la religion comme la névrose obsessionnelle de l'humanité, il a reconnu une certaine fonction affective de la religion. L'interprétation psychanalytique du phénomène idéologique et son application à la religion considérée comme idéologie permettent à Freud de centrer la question religieuse sur la croyance collective. Lacan, le 13 octobre 1972 à Louvain, a insisté sur ce point en disant : « La mort est du domaine de la foi. » Nous pouvons rapprocher la guerre de la religion à partir des idées développées par Freud concernant les groupes et les identifications au *leader*. De plus, le rapport d'allégeance à l'idéal et la lutte contre les dangers de la fragmentation, qui sont présents dans la religion, font partie des procédures d'inclusion et d'exclusion comme moyen de maintenir la cohésion de groupe. Freud a montré comment l'idéologie religieuse était un frein au développement de l'intelligence critique, et il a développé trois fonctions de la religion : la satisfaction de la curiosité humaine, la consolation dans les épreuves, la formulation de règles de conduite.
24. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 351.
25. [↑](#) F. Cheng, *Enfin le royaume, Quatrains*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2018, p. 50.